14/6

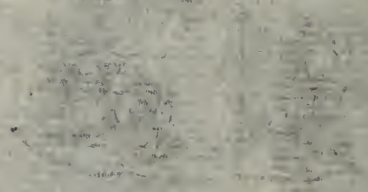
Laya
FRC. 3.
19860 a
Case
Frc
20857

VOLTAIRE
AUX FRANÇAIS,
SUR
LEUR CONSTITUTION.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue St. André-des-Arcs.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY



VOLTAIRE

AUX FRANÇAIS,

SUR LEUR CONSTITUTION.

Des Champs Elyſées.

JE vous écris de bien loin, mes chers compatriotes, & ce n'eſt pourtant pas pour mieux mentir : vous êtes preſque toujours ici l'objet de nos entretiens ; & je me plais ſur-tout à parler de vous avec Frédéric-le-Grand, Helvétius & Monteſquieu. Ce dernier m'a pardonné d'avoir fait des vers pendant ma vie, en faveur des maximes philoſophiques & utiles qu'ils doivent, dit-il, conſacrer dans

la mémoire des hommes. Nous traitons preſque toujours enſemble les différens ſyſtêmes de gouvernement ; & ce ſentiment prolongé de l'amour de ſon pays nous amène ſouvent à parler du nôtre ; car le trépas n'amortit point nos ſenſations ; il leur ôte ſeulement ce qu'elles ont d'amer, & les épure. L'ame, dégagée des ſens, réforme alors bien des bévues, & nous rions quelquefois de voir conſacrer chez vous comme principes beaucoup de nos erreurs. Vous avez, m'a dit ſouvent Monteſquieu, écrit l'hiſtoire avec le charme du roman ; mais la vérité y a ſuivi quelquefois les écarts de votre imagination. Le pyrrhoniſme a guidé ſouvent votre plume. Il eſt vrai, lui ai-je répondu, je n'ai pu croire à la méchanceté humaine ; ces faits monſtrueux que les annales de l'homme nous ont tranſmis, je les ai rejetés ; mon eſprit n'a jamais conçu qu'on pût commettre un crime ſans objet ; les plaintes de ces grands

coupables, que la vengeance a pourſuivis après leur mort, & qui retentiſſent juſqu'à nous, dépoſent contre mes doutes ; mais vous, n'avez-vous pas délayé vos couleurs avec un peu trop de zèle ariſtocratique, lorſque vous compoſiez ce livre qui a bouleverſé toutes les idées de l'Europe, & qu'une troupe d'inquiſiteurs mal-appris a condamné au feu ſans l'entendre ? Vous pouvez avoir raiſon, me répondit Monteſquieu ; mais on prend, ſans le vouloir, l'eſprit de ſon corps, & j'en ſuis bien revenu. Quant à mon cher fils (1), avois-je dit quelquefois en regardant Helvétius, il eut l'ame bien philoſophique, & ſon vol fut bien hardi dans la métaphyſique de l'homme ; mais je n'ai jamais pu croire que tout ſon beau ſyſtême eût fait de La Beaumèle un bon-homme, ni qu'il

(1) On ſait que Voltaire, dans preſque toutes ſes lettres à Helvétius, l'appelait mon cher enfant. *Note de l'Editeur*

eût donné des goûts honnêtes à Desfontaines. Tout dégagé que je ſois à préſent du phyſique, j'en demande bien pardon à mon cher enfant, mais je le tiens encore pour quelque choſe dans le ſyſtême de nos idées. Mon cher enfant s'inclinait en ſouriant devant moi, & recevait mes petits doutes avec cette grace qui le diſtinguait chez vous, quand il rendait un ſervice. Il s'en voulait beaucoup, diſait-il, d'avoir gâté en vers proſaïques & durs de belles idées philoſophiques.

Frédéric lui-même ne s'épargnait pas. Je l'avais ſurpris plus d'une fois arroſant ſes lauriers de larmes ; vous aviez bien raiſon, me diſait-il, de m'écrire :

Trente états ſubjugués ne valent pas un cœur. (1)

Il avait fait la paix, depuis ſon entrée aux Champs-Elyſées, avec Marie-Thérèſe. Celle-ci

(1) Vers qui termine une épître de Voltaire au roi de Pruſſe. *Note de l'Editeur.*

avait un peu rougi en le voyant ; mais Frédéric l'assura que ses Siléſiens (1) étaient heureux, & Marie-Théréſe lui prit la main, en ſigne d'une réconciliation éternelle. Frédéric nous avait apporté bien des changemens. Le bon Henri avait toujours les larmes aux yeux quand il entendait parler de ſes chers Français. Il m'avait reçu à bras ouverts quand on me préſenta à lui, ma Henriade à la main, & que je l'aſſurai que ſes chers Français ſeraient heureux, qu'ils étaient gouvernés par un roi de ſa race, un roi bon & humain comme lui. Ventre-ſain-gris, diſait-il, dans l'effuſion de ſon cœur ! que ne m'a-t-on laiſſé vivre plus long-tems ! Chacun de mes payſans auraient bu à ma ſanté les jours de fête, en voyant la poule au pot (2).

(1) Le roi de Pruſſe lui avait enlevé la Siléſie. *Note de l'Editeur.*

(2) Mot de Henri IV, qui voulait que ſes payſans miſſent, le dimanche, la poule au pôt. *Idem.*

L'amour de mon peuple me dévorait ; mes ſujets étaient mes enfans ; & l'amour que j'eus pour mes ſujets, je vous le dis en confidence, s'étendit plus d'une fois juſqu'à leurs filles. Il avait en effet adouci le ſon de ſa voix, & nous dit cela preſqu'à l'oreille, pour n'être pas entendu de Gabrielle qui s'était avancée vers lui.

Frédéric donc nous avait donné des nouvelles de notre pays. Réjouiſſez-vous, me diſait-il, le jeune prince que vous avez laiſſé ſur le trône des Français a déja fait bien des changemens heureux. Cette torture inventée par la tyrannie, exercée ſur un accuſé pour lui arracher ſon ſecret, plus propre encore à faire ſauver un criminel robuſte, & condamner l'innocent trop faible, la queſtion, cet affreux préparatif aux tourmens & à la la mort, eſt abolie. Vos écrits avaient tonné contre le droit d'opprimer, que l'adreſſe ou la force avaient uſurpé ſur l'ignorance & la fai-

bleſſe : vous aviez plaidé trente ans en faveur de ces malheureux, faits eſclaves dès le berceau, attachés à la glèbe, & forcés d'y périr au bout d'un long travail infructueux ; votre jeune monarque a affranchi ſes domaines de la ſervitude. Je ſautai au cou de Frédéric ; car le rang & la majeſté ſont oubliés dans nos heureuſes demeures ; vous m'enchantez, lui dis-je, & vous ne m'étonnez pas.

Quelque tems après, nous fûmes de nouvelles choſes par des morts nouveaux qui vinrent nous viſiter. Toute l'Europe doit être bientôt en feu, diſait celui-ci ; nos ambaſſadeurs ont été fort mal reçus à la Porte, diſait cet autre ; peu s'en eſt fallu qu'on ne les y ait laiſſés, en leur diſant chiens de chrétiens. Oh ! criait un troiſième, le Statouder aura beau faire, il faudra bien qu'il fléchiſſe. Vivent les cocardes, criait un quatrième ! ils maſſacrent là-haut tout ce qui ne porte pas leurs couleurs. Eh ! meſſieurs, ne

diſputons ni des goûts ni des couleurs, m'écriai-je, point de ſang, ſur-tout, point de ſang. Bon ! nous diſaient encore quelques-autres qui étaient arrivés plus tard, la guerre eſt allumée entre le ſucceſſeur des Céſars & le couſin de Mahomet. Voilà-t-il pas que notre impératrice s'en mêle, diſait un Ruſſe; ces gens-là trouveront toujours la terre trop petite. Pierre-le-Grand, qui les écoutait, voulut ſavoir la cauſe de la guerre. C'eſt le ſecret du cabinet de Vienne, dit un Autrichien, tenant de ſes deux mains ſa tête ouverte juſqu'au milieu du crâne, & ce n'eſt pas notre ſecret; tout ce que je ſais, à n'en pas douter, meſſieurs, c'eſt qu'un Turc, à qui j'en demandais la raiſon, m'a dépêché vers vous, comme vous voyez, & ſa raiſon a été, pour m'empêcher de lui faire d'autres queſtions, une raiſon ſuffiſante. Je vous demande pardon, mon cher ennemi, dit à ſon tour un Turc, montrant ſa poitrine traverſée

d'une balle, vous pouvez voir qu'un de vos compatriotes m'a fait ſentir, comme à vous, la raiſon ſuffiſante ; mais, par Allah, je vous le jure, la véritable cauſe de la guerre eſt qu'il n'y en a aucune. Nous étions fort tranquilles chez nous, à cultiver notre jardin, & à ſemer du maïs, qui nous promettait une bonne récolte cette année ; nous ne feſions ni bien ni mal à perſonne, excepté à nos femmes, à qui nous feſions plus de mal que de bien ; Joſeph a prétendu que nos jardins lui appartenaient ; & après avoir raſé chez lui pluſieurs temples de moines, il veut raſer auſſi notre Sophie, & faire bâtir le palais de Céſar ſur les ruines de la Moſquée ; mais, par Allah ! notre grand prophête, qui a juré que les années de ſon empire égaleraient en nombre les grains de ſable de l'Océan, &, par Aïskca ! ſa grande épouſe, qui ne veut pas, pour la décence, qu'on reſſuſcite tout nu, mes ſucceſſeurs ſauront y mettre

ordre. S'il eſt ainſi, vous avez raiſon, dis-je au Turc, Joſeph a tort. Il faut que chacun cultive ſon jardin; je me tuais de le dire là-haut, perſonne ne voulait m'écouter. Le bon abbé de Saint-Pierre, qui s'était gliſſé diſcrétement au milieu de nous, frémit quand il entendit parler de guerre, & courut dans le plus lointain boſquet de l'Elyſée relire à quelques ames tranquilles ſa paix univerſelle.

Pour Marie-Thérèſe, elle avait écouté le Turc ſans rien dire. Je lui demandai ſon avis : cet homme, me dit-elle à l'oreille, raiſonne comme un Mahométan; & pour preuve, elle me donna à lire une brochure qu'un Autrichien avait fait emballer avec lui, & qu'il venait de lui remettre, ayant pour titre : *Conſidérations ſur la guerre préſente* (1).

(1) Cet ouvrage a paru l'année dernière. Il eſt de M. de Volney, qui s'eſt annoncé d'une manière bril-

J'admirai, en la liſant, qu'un homme pût trouver d'auſſi bonnes raiſons pour exterminer ſes ſemblables.

C'eſt ainſi que chaque inſtant nous amenait de nouveaux objets de diſtraction & de plaiſir ; car ſans les nouvelles, on s'ennuirait ici comme chez vous ; nous nous occupons toujours des hommes, de qui nous ſommes preſque tous oubliés. Je penſais à vous ſur-tout, vous, mes chers compatriotes, que j'oſai, il n'y a pas plus de douze ans encore, appeler Welches modernes, & qui, ſoit dit entre nous, méritiez alors ce nom à bien des titres ; ô maintenant, mes anciens Welches, qui n'avez plus de Deſfontaines, d'Abraham Chaumeix, de Gri-

---

lante par ſon voyage en Egypte & en Syrie, rempli d'obſervations fines & de vues philoſophiques, & où il a relevé pluſieurs erreurs de ceux qui nous ont donné, avant lui, des relations ſur ces pays, entre autres de M. Savary. *Note de l'Editeur.*

ſel, &c. & qui bientôt n'aurez plus de cenſeurs qui vous eſtropient, de Beaumont qui vous condamne, ni de Séguier qui vous brûle; c'eſt maintenant qu'il fait bon vivre avec vous! c'eſt maintenant..... mais apprenez comme le bruit de votre heureuſe révolution eſt arrivé juſqu'à nous. Je promenais mes idées ſur le gouvernement anglais; & je penſais comment, après bien des têtes coupées, on était parvenu à créer enfin une conſtitution, tant bien que mal; mais au ſurplus la moins vicieuſe de l'Europe; comment j'avais trouvé des hommes, depuis le cinquante juſqu'au cinquante-ſixième degré de latitude, plus qu'en aucun lieu de la terre; comment le roi de ces hommes, Édouard, à l'imitation de Philippe-le-Bel, convoqua la chambre des communes, pour balancer la puiſſance des barons, & comment enfin cette chambre, qui eſt véritablement la nation, a reſſerré dans de juſtes limites les

prétentions de la chambre haute ou des pairs, & a ſervi de digue à la puiſſance royale, toujours prête à ſe déborder ? & je me diſais : ô mes chers deſcendans de Pharamond ou de Clovis, qui vous êtes rangés ſous les drapeaux de ce dernier, ainſi que ces inſulaires ſous ceux du fameux bâtard (1) de Normandie, quand donc aurez-vous comme eux une chambre qui vous défende ? Quand n'aurez-vous plus de parlement qui brûle vos livres & vos perſonnes, de moines qui vous mangent, & d'intendans qui vous rongent ? Je me diſais toutes ces choſes ; tout-à-coup un bruit ſe fait entendre à l'entrée de l'Elyſée, tous les mânes heureux s'aſſemblent, & nous voyons arriver pluſieurs ombres tenant enchaînés au milieu d'elles deux fantômes bien noirs, tout couverts de ſang & de fange. Ce ſpectacle, nouveau pour l'Ely-

(1) Guillaume-le-Conquérant. *Note de l'Editeur.*

ſée, nous ſurprit. Les têtes des deux fantômes ſemblaient mal attachées à leur cou. Nous en étions toujours à l'étonnement, quand l'un d'eux parla ainſi : « Pardon, meſ-
» ſieurs, ſi vous nous voyez ici. Je ſais que
» ce n'eſt pas trop la place de deux miniſtres
» comme nous. Notre nouveau maître, le
» gouverneur des bas lieux qui ſont ſous vos
» pieds, nous a envoyés chez vous un mo-
» ment, pour notre ſupplice. Je croyais, en
» entrant dans ſes états, n'avoir pas changé
» de demeure, & je ſautais de joie en re-
» trouvant ma reſſemblance dans tous ſes
» traits ; mais je me ſuis bientôt apperçu
» qu'il ne me traitait pas en frère. Tel que
» vous me voyez, j'étais gouverneur d'un fort
» de France, qu'ils appellent là-haut Baſ-
» tille ; je le défendais de toute ma force
» contre mes frères, quoique je n'euſſe dû
» le défendre que contre nos ennemis, & le
» canon qu'ils m'avaient donné pour leur ſû-

» reté, je le faisais jouer de mon mieux con-
» tr'eux & contre leur asyle ; mais malgré
» mon canon & ma défense, ils ont péné-
» tré jusqu'à moi, & m'ont chassé, comme
» vous voyez, de mon gouvernement.

Ah! je te reconnais, lui dirent quelques-uns des nôtres : tu es ce fripon de de Launay qui t'engraissais si bien du sang & de la ration de tes pensionnaires, & qui te faisais payer si cher leur bouillon, long-tems encore après leur avoir fait prendre le dernier. Hélas! oui ; c'est moi-même, reprit de Launay; mais, messieurs, par grace, votre joie ne fait pas la mienne : laissez-moi retourner où l'on m'attend.

Le deuxième fantôme son collègue, reprit ainsi : « J'avais de même là haut, messieurs,
» mon gouvernement : on se plaignait un peu
» de moi ; mais comme mes affaires allaient
» bien, je ne me plaignais de personne : pour
» les faire aller mieux encore, j'eus la mal-a-

» dreſſe de me fourer dans un complot. J'avais » déja réuſſi tant de fois, que je comptais » réuſſir encore ; mais on n'eſt pas toujours » adroit ; & j'avais compté ſans mon hôte. » La mêche fut éventée ; c'eſt pourquoi le » canon dont on vous parlait tout à l'heure » devint inutile pour nous tirer d'affaire. On » m'a enlevé auſſi à mon gouvernement ; & » c'eſt dommage ; car dans ma précédente » intendance, ſans compter beaucoup de » dettes, j'avais fait de fort belles choſes. »

Un Lyonnais qui ſe trouvait là nous dit ſon nom, & monſieur l'ex-intendant courut retrouver l'ex-gouverneur qui l'attendait à la bouche de l'Averne. Purgés de ces deux monſtres, nous entourâmes les nouveaux-venus, & nous apprîmes d'eux beaucoup de choſes que je ne vous apprendrai pas, mes chers compatriotes, puiſque vous ſavez cela mieux que moi : comment, une poignée de bourgeois preſque ſans armes, & quelques ſoldats

firent

firent en quatre heures le ſiége de la Baſtille ! Henri-le-grand ne le voulait pas croire : j'y ai mis un an, diſait-il ; j'y ai mis trois mois, diſait Condé, & j'en ai été pour ma honte : il faut que nos deſcendans ſoient ſorciers. Non, diſait une ombre fraîche venue, notre guerre eſt la guerre des gens d'eſprit contre les ſots : voilà le mot de l'énigme. Bon ! a dit auſſi-tôt l'homme au maſque de fer, on va enfin me connaître, quoiqu'on n'ait jamais vu mon viſage. Vous m'aviez ſoupçonné, continua-t-il, en s'adreſſant à moi, & vous aviez ſoupçonné juſte. Et pourquoi donc tout ce tapage, m'écriai-je à mon tour ? Les français veulent une conſtitution, me dit-on, & ils l'auront malgré les cris de la cabale ; ſi vous voulez vous inſtruire plus à fond, voici cent charges de nouvelles & d'écrits que nous avons voiturés avec nous, vous pouvez lire. Baron, qui ſe trouva dans notre grouppe, les fit apporter : nous fîmes un

cercle autour de lui, & il (1) lut à l'aſſemblée les quarante mille & une brochures dont nos nouveaux hôtes nous régalaient. J'entends quelques-uns de vous, mes chers compatriotes, qui murmurent de voir Baron préſident de nos lectures; mais puiſque nous ſommes de vos ſecrets, vous devez être auſſi des nôtres. Nous n'avons point de diſtinction chez nous, mes amis; point de cordon noir, ni bleu, ni rouge, ni ponceau; point de chapeau à ſommet fendu, &c. point de beaucoup de choſes que vous avez. Toutes les ames ici ſont égales, & c'eſt ce qui arrivera par-tout où il n'y aura que des ames. Baron n'eſt donc pas plus excommunié que tous vos diocéſains; & un comédien & un pape, c'eſt chez nous la même choſe.

Quels changemens, mes amis, depuis dix

---

(1) Baron, célèbre acteur, auteur de l'Andrienne, & d'une Coquette. *Note de l'Editeur.*

ans ! j'ai cru d'abord, dans tout ce que j'entendais, qu'il n'était plus queſtion du même peuple. Dans mon tranſport j'ai ſauté au cou de Pope qui était à côté de moi : c'eſt vous, braves anglais, me ſuis-je écrié, qui leur avez tracé l'exemple ! Du même mouvement, j'aurais voulu m'embraſſer moi-même ; car enfin, vous voudrez-bien me permettre de penſer que je ſuis pour quelque choſe dans tout cela. C'eſt moi, mes chers fidèles, qui ai été votre précurſeur dans le déſert, où vous n'aviez encore entendu que la voix des chats-huans & des chauves-ſouris, concertans avec les patouillets (1) & les nonotes. C'eſt moi qui vous ai crié ſoixante ans : gare à vos pouces, qui ſont rognés de moitié, & que l'on veut rogner encore : vous n'aurez

(1) Noms que Voltaire avait voués depuis longtems au ridicule, ainſi que ceux des Desfontaines, des Chaumeix, &c. &c. *Note de l'Editeur.*

bientôt plus que quatre doigts. Défaites-vous de vos fermiers, de ces gens qui calculent le produit d'un écu en deux heures ; craignez vos ſuppôts de police & tous vos Calchas à thiares ; ils vous donneront de bons laiſſez-paſſer pour de l'argent, de bonnes lettres de cachet pour votre tranquillité, & des indulgences pour votre or. Que je voudrais pouvoir remonter quelque tems au milieu de vous, pour vous aider de mes conſeils ! mais cela ne ſe peut, & vous ſavez pourquoi : je puis du moins vous les adreſſer ; auſſi, vais-je faire. Je veux vous être utile même après ma mort.

Il eſt aſſez établi par le fait que le progrès des lumières a fait plus de bien que de mal à toute l'Europe, ſans vouloir ici vous le prouver : je ſais que quelques gens encore chez vous aſſurent que l'ignorance eſt le ſoutien des empires, & ces gens-là ont leurs raiſons pour parler ainſi. J'ai vu, d'après-tout

ce qu'on vient de nous lire, qu'aucune révolution n'a jamais coûté moins de ſang : & cela prouve encore qu'il y a beaucoup de bons eſprits chez vous, & que tous, ayant la même tendance, tous doivent arriver ſans obſtacle à la même fin. Je pourrais citer, parmi ces bons eſprits, quelques-uns dont je viens d'entendre les écrits, quelques jeunes gens (1) qui m'ont montré une logique ſouvent au-deſſus de leur âge ; mais pour un petit nombre qui s'élève, ô mes chers compatriotes, combien y en a-t-il qui rampent ! Quel fatras dans ces vains papiers ! c'eſt à-peu-près comme de mon tems : des tours de force, du phébus, des raiſonnemens faux

(1) M. De Fontanes, par exemple, jeune homme de trente ans, d'une grande érudition, connu par des poéſies dignes des grands maîtres. Il avait commencé un journal ſur les états-généraux ; un ordre anti-politique l'a ſupprimé, comme beaucoup d'autres bonnes choſes. *Note de l'Editeur.*

ou plats : une marche vague, incertaine ; tantôt abaiſſée, tantôt juſqu'aux cieux : les uns procédant par chapitre ; d'autres par ſections ; d'autres par articles ; & bien qu'ils ſoient les plus froids, ceux-ci ſont les moins ennuyeux : preſque tous voulant faire le bien ; (il leur faut rendre juſtice) mais ſi peu faits eux-mêmes à le ſentir, qu'ils ſont dans l'impuiſſance de l'inſpirer. Oh ! qui pourra réſiſter au vide de leurs phraſes, de leurs ſemi-phraſes, de leurs doubles phraſes ! Bien que je ſois aujourd'hui doué d'une patience de bienheureux, ce ne ſera pas moi. J'ai été dédommagé de cet ennui, en parcourant les écrits de pluſieurs des douze cents, je ne dirai pas patriciens, de vos douze cents députés.

Le général Lally (1) vint me lire pluſieurs

(1) Nom qu'autrefois le malheur, & que les talens aujourd'hui ont rendu célèbre. Il était gouver-

motions de ſon fils : j'y trouvai richement développés ces germes de talens, que j'avais vus annoncés autrefois dans ſes mémoires. Penſez-vous que je ſois encore coupable dans l'opinion, me dit-il ?.... Si vous euſſiez vécu..... Votre fils, lui répondis-je, a fait tout ce que j'aurais pu faire. Raſſurez-vous : votre nom eſt plus en honneur, & celui de votre ennemi plus en diſcrédit que jamais.

Mon cher enfant Helvétius, homme de génie, quoiqu'il fût fermier-général, & qui s'entend fort bien en morale, en philoſophie, en politique, m'a fait l'éloge de l'expoſé des droits de l'homme par M. l'abbé Syeyes. Je lui dis que je penſais comme lui ; mais qu'il me ſemblait que M. Syeyes avait un peu

---

neur de Pondichéri ; ſes ennemis l'accuſèrent de trahiſon ; leur cabale l'emporta ſur les preuves de ſon innocence ; & il mourut comme bien d'autres victimes qui ne furent pas plus coupables que lui. *Note de l'Editeur.*

chaſſé ſur les terres de mon cher enfant ; qu'il était étonnant, ſans doute, qu'un tableau ſi en raccourci renfermât tant & de ſi heureux détails ; mais que je craignais que cette confuſion d'objets preſſés l'un ſur l'autre ne rendît l'enſemble un peu obſcur ; qu'en un mot, cet ouvrage, fait pour être entendu de tous les hommes, puiſqu'il les avertiſſait de leurs droits, contenait une métaphyſique ſubtile qui ne ſerait pas ſaiſie par le commun d'entr'eux.

Le plan d'organiſation de M. Mounier paſſa enſuite ſous nos yeux : il me parut mûrement médité, & tracé avec ſageſſe ; mais je m'étonnai de n'y voir entrer pour rien le ſyſtême de l'éducation, le principe & la baſe d'une bonne conſtitution.

Je m'étonnais encore, quand Elie (1) de

(1) Avocat qui a aidé à réhabiliter la mémoire des Calas. Une lettre de Voltaire l'a plus immortaliſé que touſes écrits. *Note de l'Editeur.*

Beaumont vint me lire avec emphaſe l'ouvrage de ſon ami Target. Voilà, voilà, diſait Elie, qui n'eſt pas le prophète de Judée, voilà le plan qui va être adopté par nos neveux; l'unique plan, meſſieurs, le voilà! Je reconnus dans les éloges du vengeur des Calas, beaucoup des petites ſuggeſtions de madame Elie. Vous m'avez cru un grand homme, m'avait-il dit déja, & vous ne vous êtes pas trompé; mais c'eſt à mes amis, & à ma femme ſur-tout, que je dois ma renommée. Ma femme a fait mes mémoires en grande partie, quoique je n'aie rien fait de ſes romans. Mes amis m'ont un peu aidé de leurs conſeils, pour ne pas dire plus, parce qu'il faut s'entr'aider dans la vie; & la famille Calas a intéreſſé tant de cœurs, qu'ils ont tous travaillé ſous mon nom à ſa défenſe. J'aimai beaucoup que mon bon Elie s'exécutât avec cette franchiſe. Il trépignait de joie à chaque phraſe que l'orateur Ger-

bier (1) liſait de leur ami Target. (Il eſt inutile de dire que Gerbier & Elie s'étaient réconciliés, puiſque mes chers frères ſavent bien que c'eſt ici le terme des inimitiés.)

Je ne ſautais pas de joie, comme Elie; mais j'applaudiſſais aux vues droites de l'auteur, à ſa diction pure, quoique de tems en tems un peu recherchée; & je lui ſavais bon gré d'avoir vu tous les hommes égaux, & d'avoir voulu les inſtruire également de leurs droits.

Un juriſconſulte (2), homme d'un grand ſens, au maintien doux & ouvert, portant l'honnêteté dans tous ſes traits, s'avança

---

(1) Autre avocat plus juſtement célèbre, plus fort devant les juges que dans le cabinet, mort en 1788. *Note de l'Editeur.*

(2) M. Le Gouvé, avocat auſſi très-célèbre, mort en 1782, juſtement regreté de ſa famille & de ſes amis. Il entra pour beaucoup dans l'exil des Jéſuites. *Idem.*

discrétement vers moi, pour me dire qu'il était de mon avis. Ce fut celui-là qui démasqua les successeurs du révérend & malheureux pere *Malagrida*, & délivra votre pays, mes chers freres, de la peur des *Sambenitos*, & des *familiares di santo officio*.

On ressassa ensuite beaucoup d'autres nouveautés antérieures à ces dernières, & dont je ne vous entretiendrai pas.

Vous allez donc avoir une constitution, mes chers compatriotes? Il vaut mieux tard que jamais : & vous avez élu en conséquence douze cents membres des trois ordres, & ces douze cents vont travailler de tête & de main à élever l'édifice. Songez donc d'abord à bien sonder le terrein; examinez si les bases sont posées solidement; si tout ce qui entre dans la composition ne la rend pas incertaine ou mouvante, ou peu stable. L'assemblée de votre nation tiendra-t-elle toujours? doit-on la dissoudre pour la rappeller? aura-

t-elle un retour fixe & périodique ? ne sera-t-elle convoquée que dans l'urgence des cas ? C'est ce qu'il faut étudier. Quelques-uns prétendent que les états tiendront toujours. Mes amis, les Romains, qui secouèrent le joug de Tarquin, allèrent baisser leur cou sous la chaîne de leurs dix tyrans, de leurs cent tyrans, &c. Ces mêmes Romains, qui refusaient d'obéir à un roi, devinrent esclaves des décemvirs & des consuls. Mes chers compatriotes, vous qui n'êtes pas Romains, ne craignez-vous pas de faire comme eux ? Ne craignez-vous pas de trouver dans l'assemblée permanente douze cents tyrans, au lieu d'un ? Vos députés sont tous éprouvés, dites-vous, ce sont des ames plébéiennes. D'accord ; mais trouverez-vous aussi des ames plébéiennes dans leurs successeurs ? Tremblez que ces Iciles ne deviennent des Appius ! Mes amis, depuis le ciron jusqu'à l'éléphant ; depuis le papillon jusqu'à l'aigle ;

depuis le pôle arctique, juſqu'au pôle antarctique, tout, ſur votre petit globe de boue, a la rage de dominer. Chaque tête a ſes bouffées d'amour-propre & de folies; & comme on ne peut jouer un rôle qu'aux dépens des autres, & qu'il faut en jouer un, on marche, on marche, ſans prendre garde à ceux qu'on écraſe. C'eſt un avis que je vous donne de bien loin, mais qui ne perd rien de ſa valeur par l'éloignement; il vaut mieux quand on eſt mal, reſter mal, que de changer en pis.

Le retour périodique de vos députés amenerait les mêmes inconvéniens. Suppoſons que leur rappel s'obſerve tous les trois ans, (j'admets votre conſtitution bien établie) ne doit-il pas arriver qu'il s'aſſembleront ſouvent pour rien? eſt-il dit que chaque époque triennale apportera des changemens dans vos premières inſtitutions? les changemens deviendront-ils périodiques comme le retour de vos états? Quelle ſerait alors cette conſ-

titution à laquelle il faudrait refaire tous les trois ans ?

Ce débat ſur la permanence, ou la périodicité de vos états, vous fait entendre aſſez qu'ils ne doivent être convoqués, que quand la circonſtance les appelle.

Je ne vous poſe ici que des vérités élémentaires ; & comme je ne parle plus à mes Welches, j'eſpère être aſſez entendu.

Il eſt clair qu'on ne peut donner d'époque certaine au retour de vos états : je ſouhaite, pour votre bonheur, que vous n'ayiez jamais beſoin de les rappeller. Plus les baſes de votre conſtitution ſeront ſolides, moins leur convocation ſera néceſſaire ; mais en ſuppoſant qu'elle le devînt, gardez que ce corps national ſoit toujours compoſé des mêmes membres ; outre que c'eſt un honneur qui appartient à toutes les claſſes de la nation, vous pourriez leur donner ſur vous inſenſiblement une autorité dont beaucoup ſeraient

bientôt près d'abuſer. Qu'ils ſachent toujours qu'ils ne ſont que votre ouvrage, & que l'hommage que vous leur devez aujourd'hui, ils vous le devront à leur tour.

J'aime mes bons Philadelphiens; & vous les aimeriez auſſi, ſi vous les connaiſſiez comme moi. Il vous ſouvient que je vous en ai ſouvent entretenu ſous le nom de quakers ou quoakers : or, mes chers compatriotes, ces Philadelphiens, ou amis des frères, ſont remplis de charité pour le prochain. Il eſt vrai que le vanité, qui a ſaiſi les ſucceſſeurs de Pierre & de Simon le pêcheur, n'eſt point encore entrée dans la tête de mes quakers, & aucun d'eux ne s'eſt encore fait baiſer le bout du pied. Il vous ſouvient encore du bon anabaptiſte Jacques (1), qui, de l'effort qu'il fit pour ſauver des eaux un matelot qui venait de lui porter un coup d'aviron, y fut lui-même précipité à la vue du même matelot, qui le

(1) Cité dans Candide. *Note de l'Editeur.*

laiſſa périr ſans le regarder. Pourquoi donc, mes très-chers frères, trouve-t-on chez vous ſi peu d'anabaptiſtes & de quakers? Soyez tolérans, vous ai-je prêché toute ma vie : n'allez pas crier au Tunquin : ſachez que nous ſommes ſur la terre les ſeuls qui ont raiſon : laiſſez au moins les gens avoir tort ſans les brûler. Si votre frère vous bleſſe, pardonnez-lui, ou ne le puniſſez que comme votre frère. Voilà ce que je vous ai dit, ce que j'ai répété ; car il faut répéter les choſes pour qu'on s'en ſouvienne : puniſſez donc vos ennemis : vengez-vous, puiſque la vengeance eſt un plaiſir, & que votre mère Eve s'eſt vengée du ſerpent qui l'avait très-mal conſeillée ; (car vous ſavez qu'elle lui a donné des coups de talon, & que c'eſt depuis ce tems que le ſerpent rampe, & ſur-tout qu'il ne parle plus, quoique Pilpay (1) & quelques autres, l'aient en-

(1) Poëte anglais qui a fait des fables. *N. de l'Editeur.*

core

core fait parler depuis.) Accrochez au réverbère national les grands voleurs ; voilà qui eſt bien, & cela vous fait voir la juſteſſe du bon mot de Duclos (1). Que les voleurs craignent les réverbères ; mais, pour Dieu ! mes amis, laiſſez leurs têtes à leurs corps. Ceux qui ſont morts, ſont morts, vous le ſavez comme moi. Vous ne pouvez punir encore les gens que vous avez tués ; pourquoi donc exercer une vengeance ſans but, une vengeance froide, digne d'un Vandale ou d'un tigre, & non d'un Français, qui doit avoir l'ame comme ſa figure, douce, ſenſible & polie. N'accoutumez pas vos yeux ni vos cœurs ſi doux à des actes de férocité. Mes Français du dix-huitième ſiècle ne ſont pas les Français de la

(1) Un grand ſeigneur demanda à Duclos pourquoi les hommes de ſon rang craignaient d'avoir des gens d'eſprit auprès d'eux? C'eſt, monſeigneur, lui répondit Duclos, parce que les voleurs craignent les réverbères. *Note de l'Editeur.*

fronde. N'altérez pas, croyez-moi, votre caractère ; vous perdriez à le changer ; ſoyez aimables, puiſque votre deſtinée eſt de l'être ; aimez bien vos maîtres, quand ils ſont bons, vos ſpectacles, quand ils vous amuſent, & vos maîtreſſes, quand elles vous aiment, & même quand elles ne vous aiment pas. Je reviens. Vous n'avez pas oublié, mes chers compatriotes, le riche pays d'*el Dorado* (1), où il n'y a pas comme chez vous des moines qui diſputent ; mais où tous les habitans ſont prêtres & ne diſputent pas ; où il n'y a pas comme chez vous de belles priſons d'état en pierres taillées, mais où l'on voit de belles maiſons d'or & d'argent, & de belles places où s'aſſemblent les petits gueux du pays pour jouer aux palets avec des rubis & des émeraudes ; où il n'y a pas comme chez vous

(1) Royaume imaginaire décrit dans Candide. *Note de l'Editeur.*

d'ânes ni de mulets ; mais où il y a de beaux moutons rouges, qui valent bien, pour la vîteſſe, tous vos courſiers andaloux. Le tems, qui amène par-tout des changemens, en amena auſſi dans la conſtitution d'*el Dorado*, car elle reſſemblait un peu à la vôtre avant la révolution. La marche de l'eſprit humain eſt lente dans tous les climats, & pour être bien un jour, il eſt prouvé qu'il faut avoir été mal. Un ſage de leur ſénat, (car il y avait chez eux un ſénat) mais un ſage qui ne s'en faiſait pas accroire, comme pluſieurs de vos meſſieurs à ſimarres, aſſembla ſes compatriotes & leur dit : « Vous avez plus d'eſ-
» prit que vos aïeux ; mais ils vous ont tracé
» les voies, & vous leur devez de la recon-
» naiſſance. Ce ſont eux qui vous ont ap-
» pris à marcher ; ils vous ont ſoutenu avec
» des liſières pour que vous ne vous caſſiez
» pas le nez, ou que vous ne marchiez pas
» à quatre pieds ; ne dites donc pas de

» mal de vos aïeux, & ne reſſemblez point
» à cet enfant, qui, à meſure qu'il lui pouſſe
» des ongles & des dents, égratigne & mord
» le ſein qui l'alaite. Vous avez plus de con-
» naiſſances que vos aïeux ; mais à quoi
» vous ſervent ces lumières, ſi vous reſtez
» comme l'aveugle, marchant ſans ceſſe à
» tâtons dans le grand jour ?

» La voix de vos ſages a retenti dans vos
» oreilles : Si tu veux être bien avec tout le
» monde, vous a-t-elle crié, commence
» par être bien avec toi-même. Si tu as
» une coudée de plus que ton frère, ou que
» tu aies un chapeau rouge, tandis qu'il n'en
» a qu'un noir ou gris-blanc, ne dis pas à
» ton frère que tu es au-deſſus de lui : la
» main qui vous a pétris tous deux, vous
» a pétris de la même boue ; ainſi, ſois
» humble comme ton origine. Si tu as faim,
» ne dis pas à ton frère le cuiſinier qu'il eſt
» un ſot ou fripon ; car il ſe fâchera, &

» t'enverra coucher ſans ſouper. Ne dis pas
» à ton frère le laboureur qu'il a de groſſes
» mains velues ; car ce ſont ces mains velues
» qui te nourriſſent.

» Si la faveur du prince t'a fait miniſtre ,
» ſois un économe éclairé dans la diſtribu-
» tion des graces ; & ne te ſers pas de tes
» frères contre tes autres frères , comme le
» voyageur ſe ſert d'un bâton (1) contre
» les loups. Vos ſages vous diſaient toutes
» ces choſes , & beaucoup d'autres choſes
» encore , continua le vieux ſénateur , &
» vous n'en avez tenu compte ; & vous avez
» crié comme eux après les abus , ſans cher-
» cher à les extirper ; & vous avez dit
» comme les ſouris : attachons un grelot au
» cou du chat , & aucun n'a voulu s'en

---

(1) Telle était la maxime des Jéſuites. Dès qu'un novice était reçu , ils lui faiſaient jurer qu'il ſerait dans les mains de ſes ſupérieurs , *ſicut baculum in manu viatoris. Note de l'Editeur.*

» charger. O cervelles puſillanimes, auſſi » inconſtantes que l'onde, auſſi légères que » la plume de vos oiſeaux, faudra-t-il que » les écrits de vos ſages ſoient autant de » feuilles de chêne que vous ayiez abandon- » nées au vent ? Non. Il eſt écrit au grand » livre, que les jours d'égalité, de concorde » & de bonheur, ſont arrivés. Recueillez- » vous, mes chers frères, & écoutez.

Il ſe fit auſſi-tôt un grand ſilence, & le vieillard parla ainſi :

» Je crois que les droits de l'homme ſont » développés aſſez ſagement dans pluſieurs » de nos écrits, ſans vous en entretenir. » Pour commencer heureuſement, jetons un » coup-d'œil ſur nos finances ; car ſans l'ar- » gent, vous le ſavez, tout va de travers.

» Le fiſc royal eſt épuiſé, mes frères, » & je n'en ſuis pas étonné : tant de coffres » particuliers ſe ſont remplis à ſes dépens, » qu'il a bien fallu qu'il ſe vidât. L'état eſt

» obéré, dites-vous ? Ne confondons pas.
» L'état & le gouvernement ne ſont pas
» même choſe : votre empereur n'eſt pas vous ;
» un ſeul homme n'eſt pas la nation. Mais
» ce qui était conſacré au ſoudoiement des
» troupes, à l'entretien des édifices, au ſou-
» lagement de ceux qui ont beſoin, aux
» dettes de l'état ; tout cela s'eſt confondu
» dans le fiſc royal, & tout a paſſé avec
» lui. J'entends, vous êtes éclairés un peu
» tard ; mais enfin vous êtes éclairés. Pour-
» quoi avez-vous remis à l'autorité la ma-
» nutention des deniers nationaux ? . . . Le
» mal eſt fait, dites-vous ? Au remède. . . .
» Mes amis, nos fautes doivent nous coûter
» un peu. Chargez-vous des dettes de votre
» empereur : convenez avec lui d'un revenu
» annuel pour ſes dépenſes : rempliſſez bien
» vîte ſon coffre ; qu'il le vide ou qu'il le
» conſerve, ce ſera ſon affaire : la vôtre
» ſera de former un fiſc national, tenu par

» d'honnêtes gens, où des impoſitions ſage-
» ment établies, & perçues humainement,
» vous apporteront de quoi payer vos dettes,
» vos édifices & vos ſoldats. Quant à ces
» honnêtes gens, vous les trouverez aiſé-
» ment, en ne choiſiſſant que ceux qui n'i-
» ront pas au-devant de votre choix. Cette
» pierre une fois poſée, l'édifice ira tout
» ſeul.

» Je ſuis ſénateur, mes frères, & j'aurais
» pu, en cette qualité, prendre l'eſprit de
» mon corps; mais comme ce ne ſerait
» peut-être pas le bon esprit, j'aime autant
» garder le mien. Que ſommes-nous? Nous
» ne ſommes pas ce que beaucoup de nos
» prédéceſſeurs, gens vaniteux, ont prétendu
» que nous étions, les tuteurs nés de nos
» empereurs, même alors qu'ils ne ſont plus
» en minorité; mais ceux-là étaient des in-
» grats, qui avaient oublié que ce fût à un
» de ces empereurs qu'ils devaient leur naiſ-

» ſance, & nous ne les imiterons pas. Il
» n'eſt pas vrai, comme dit un auteur, qui
» n'eſt pas de notre pays, que nous ſoyons
» les bras droits du trône; car, dans beau-
» coup d'autres pays que le nôtre, les choſes
» ne vont point à gauche parce qu'on ſe paſſe
» de nous. Nos fonctions ſe réduiſent donc
» à décider des malheureux débats qui naiſ-
» ſent parmi les enfans des hommes; &
» c'eſt en nous reſtreignant à l'avenir à cet
» emploi, que nous le remplirons beaucoup
» mieux, & que nous ne ferons plus ſchiſme
» contre vous, avec l'autorité.

» J'apprends que quelques-uns de vous,
» mes frères, ont propoſé de créer ſur nos
» débris, à l'imitation de vos voiſins, deux
» chambres, compoſées, l'une des grands
» du royaume, qu'on appellerait la chambre
» majeure & l'autre du peuple, nommée par
» conſéquent chambre mineure: mais l'exiſ-
» tence de ces deux chambres n'engendre-

» ra-t-elle pas deux intérêts ? Je ſuppoſe
» qu'elles ſoient animées, pour un tems, du
» même eſprit, que l'équilibre ſe ſoutienne
» entre deux pouvoirs oppoſés, l'expérience
» ne dit-elle pas que l'une d'elles finira par
» prendre le pas ſur l'autre, que le gouver-
» nement alors deviendra ou purement ariſ-
» tocratique, ou purement démocratique ;
» car le grand ne voyant que des grands,
» penſera comme eux, & le peuple n'enten-
» tendant parler que le peuple, ne voudra
» pas parler comme les grands ; de là ces
» débats éternels de l'amour-propre contre
» lui-même ; de là le déſordre & l'anarchie,
» ainſi qu'il appert d'exemples tirés de plus
» d'un ancien gouvernement. Tout royaume
» diviſé ne peut ſubſiſter, comme nous l'a
» tracé lui-même le doigt divin. Je voudrais
» donc, mes frères, que la nation n'eût qu'un
» pouvoir, comme elle n'eſt qu'un peuple,
» & qu'elle n'a qu'un caractere. Ce pouvoir

» une fois établi, il faut ſe reporter aux » abus & les détruire. » Et voici à cet effet le plan de réforme que notre ſage propoſa, & dont je vous fais paſſer en ſubſtance l'arrêté, mes chers compatriotes.

D'abord on ſupprima toutes les charges, & nommément celles de la juſtice; car celui qui achète le droit de faire juſtice à ſes frères croit avoir celui de la leur vendre.

Le nombre des officiers de la juſtice ne fut plus limité comme avant, attendu qu'il eſt permis de défendre ſon frère, ſans qu'aucun s'en ſcandaliſe.

On put aller diſcuter & débattre ſoi-même ſes droits, ſans ſe remettre de ce ſoin à un orateur à gages, qui ſe hâte de perdre votre cauſe, pour gagner plus vîte ſon honoraire.

On rogna les pouces aux procureurs, qui veulent les rogner à tout le monde. On leur permit de vivre, mais non pas en mangeant leurs cliens.

On rétablit l'ordre judiciaire. Il fut ordonné à cet égard, que dans l'an & jour toute conteſtation ſerait inſtruite & miſe à fin, & qu'on ne verrait plus, comme avant, un père léguer en mourant un procès à ſes enfans, qui le légueraient à ſes fils; ceux-ci à leurs deſcendans & aux deſcendans de leurs deſcendans; & il fut en conſéquence prononcé une amende, au profit des conteſtans, contre tout rapporteur qui n'aurait pas remis ſes pieces dans le terme preſcrit; & pour donner au rapporteur la facilité de juger promptement, on commença par abréger les formes. On mit au néant, par exemple, toutes les demandes d'incidence.

On ſupprima tout ce qui pouvait donner naiſſance aux procès; on convertit toutes les coutumes en une. Il parut ſimple qu'un même peuple n'obéît qu'à une même loi, & on ne perdit plus au-delà du mur le plus prochain la cauſe qu'on avait gagnée la veille en-deçà.

A l'égard des loix qui décident de la vie d'un citoyen, on les fit conformément à cette maxime : *qu'il vaut mieux laiſſer vivre un coupable que de faire périr un innocent.* Auſſi ne vit-on plus de vieillard (1) expirer ſur la roue, parce qu'un de ſes fils s'était pendu ; les jeunes gens (2) qui n'avaient pas découvert leur tête à cinquante pas du grand prophète, (car ce peuple avait dans ce tems un précurſeur qu'il adorait ſous ce nom,) ne furent plus jetés au feu ; on ne coupa pas le poignet, on ne caſſa plus bras & jambes à un fils (3), pour le punir de ce que ſa mère était morte d'apoplexie. Les coupables ſeuls reçurent la peine de leurs crimes ; mais la cruauté ne rafina plus ſur le genre de mort deſtiné aux criminels ; pourvu que la ſociété fût purgée, le plus doux parut le meilleur.

---

(1) Le vieux Calas. *Note de l'Editeur.*
(2) Le Chevalier de la Barre. *Idem.*
(3) Le ſieur Monbailly. *Idem.*

Celui qui, ſur le grand-chemin, prenait la bourſe aux paſſans ne périt plus du même ſupplice que celui qui prenait la vie : on ſentit que tout voleur conſéquent arracherait la vie & la bourſe, parce que *les morts ne raportent pas.*

Mais on ne pendit plus le malheureux qui vous enlevait une pièce d'or ou d'argent pour avoir du pain ; on l'employa aux travaux utiles, à l'exploitation des mines, aux défrichemens des landes, &c. On voulut qu'il fût bon à quelque choſe, au lieu qu'un pendu n'eſt bon à rien.

On ne tua en un mot que celui qui avait tué.

On ne fit pas voyager l'accuſé de tribunaux en tribunaux ; & on ne l'envoya pas chercher un jugement à cent lieues des preuves de l'accuſation. Et chaque citoyen fut jugé par ſes pairs.

L'expérience inſtruit l'homme ; & comme

la permiſſion d'exporter les grains hors du royaume avait mis pluſieurs fois la diſette dans l'intérieur, ainſi qu'il était prouvé par pluſieurs événemens & par pluſieurs époques, où on avait donné ſon blé pour acheter des colifichets, & où l'on fut obligé de faire comme pluſieurs de vous, mes chers compatriotes, qui avez ſouvent ſous mes yeux vendu vos chemiſes pour avoir des boucles d'oreille, & qui fûtes obligés enſuite de vendre à perte les boucles d'oreille, pour racheter vos chemiſes ; il fut décidé que l'exportation des grains n'aurait lieu que lorſqu'il ſerait à craindre que leur trop long ſéjour dans les greniers de l'empire n'altérât leur qualité ; & comme la prévoyance veut qu'on ait toujours quelque choſe devant ſoi, on eut ſoin d'avoir toujours deux années d'avance.

Ceci poſé, on ne manqua plus de pain ; mais après avoir ainſi aſſuré les moyens de

vivre, il fallut chercher les moyens de ne pas mourir, ou de ne pas hâter ce terme où nous courons tous en naiſſant. On ſupprima en conſéquence les médecins ; nos pères, diſait-on, s'en ſont paſſés, & ils vivaient plus long-tems. Ce ſont des charlatans qui empêchent la nature d'opérer ſes guériſons, ou qui lui volent l'honneur de ſes cures, quand elle les opère ; il faut nous en paſſer comme eux.

Après avoir aviſé tout ce qui regardait la vie de l'homme, on travailla à aſſurer ſon bonheur, qui eſt au-deſſus de la vie.

Il fut décidé d'une voix, qu'il n'y avait point de vœux ni d'unions éternelles. Les ſerviteurs du prophète, & les ſervantes de l'homme furent déclarés libres, & relevés de leur ſervage ; c'eſt-à-dire, que les couvens ou convens ne furent plus peuplés d'eſclaves enchaînés aux grilles, & que la femme put quitter ſon méchant mari, pour en choiſir un meilleur, ſi le deſir la prenait. Ce n'eſt

que

que depuis ce tems que les couvens devinrent un asile de concorde & de bonheur ; & que les ménages s'entendirent.

Mais comme il n'y a plus de bonheur hors de la nature, leurs frères les religieux, & leurs sœurs les religieuses, furent affranchis des jeûnes de toute espèce. Il leur fut loisible de convoler des noces du prophète, en deuxièmes noces avec leurs sœurs & frères. On disait que le prophète ayant créé leur ame toute pour lui, il fallait bien que le corps fût pour quelque autre.

On ne jeta plus la pierre à la fille ou femme qui fesait, avant les nôces, des citoyens à la patrie, & qui alaitait son fruit publiquement : on sentit que, puisque le grand prophète avait rendu la femme féconde, il fallait bien qu'elle enfantât; & que tout étant pour le mieux ici bas, elle avait nécessairement fait de son mieux.

En ces tems-là, celui qui voulait se ma-

rier dans sa famille, était forcé d'aller porter son argent à un vice-prophète, qui lui donnait à cet effet un beau brevet en forme de dispense. On réfléchit que ce qui est bien, n'a pas besoin de formes pour être bien ; que ce qui est mal, ne peut cesser d'être mal à force d'or : qu'on a toujours des dispenses pour faire mal ; mais qu'on n'en doit jamais avoir pour faire bien ; que cet or, ailleurs mal employé, serait d'un emploi plus utile dans le royaume. On ne recourut donc plus à ce vice, & on épousa ses cousines.

Je ne vous dirai pas, mes chers compatriotes, que ceux qui servaient le grand *Lama*, ou le grand *Brama*, ou le grand *Confucius* ; que ceux qui mangeaient du lapin, ou que ceux qui n'en voulaient pas manger ; que ceux qui prenaient six bains par jours, ou que ceux qui n'en prenaient que deux, ou que ceux qui n'en prenaient pas du tout, ne furent tous également bien reçus chez ce

peuple ; car cela va de ſuite ; & vous ſavez bien que c'eſt ou nos nourrices, ou notre goût, ou notre appétit, qui règle cela.

On permit dès ce moment à tout le monde de parler ; & cette liberté amena celle de penſer. Cette ſuite de mots vous étonnera peut-être, mes chers compatriotes ; car, direz-vous, il faut penſer avant que de parler : je pourrais vous répondre, que beaucoup d'entre vous-mêmes parlent avant que de penſer ; mais je m'entends. La défenſe n'était pas ſeulement de parler ; puiſqu'on avait rôti, chez ce peuple, beaucoup d'honnêtes gens qui n'avaient rien dit ; qui peut-être n'avaient jamais penſé de leur vie ; mais qui en avaient été accuſés, ou ſoupçonnés.

La liberté d'écrire vint de ſuite ; car s'il eſt permis de ſe ſervir de ſa langue, il ne doit pas être défendu de ſe ſervir de ſa plume.

On biffa en conſéquence tous les cenſeurs qui avaient biffé tant de bonnes choſes. Tous

ces petits ſouverains arbitraires, qui vivaient de ſouſtractions & de ratures, furent réduits à ronger leurs plumes : ces diſpenſateurs de priviléges n'en eurent pas même un pour eux; ils avaient rogné le génie, & le génie les écraſa : on écrivit, & l'on fut fort dès que l'on écrivit. Le deſpotiſme tomba de ſon trône mis en poudre : les miniſtres déprédateurs furent effrayés de leur fortune : l'honnête homme tonna ſur les méchans, & les méchans ſe cachèrent. L'imagination n'étant plus contrainte dans ſon vol, enfanta encore des prodiges : les arts naquirent de nouveau; & ceux qui les cultivèrent, marchant enfin ſans entraves, trouvèrent dans leur culture des jouiſſances inconnues, & n'en recueillirent plus de fruits amers.

Après la liberté d'écrire vint auſſi celle du théâtre.

O vous, mes chers compatriotes, que j'ai vus plus d'une fois tout haletans d'admira-

tion, au ſortir d'un de ces riches ſpectacles, où votre cœur était en ſuſpens pour ſavoir ce qui l'étonnait le plus, ou la vertu du perſonnage, ou le talent du poëte! vous, en qui, dès le berceau, le goût des plaiſirs doux & purs naît avec l'amour de ſon pays, que vous devez demander hautement cette liberté, la ſource de vos plus aimables jouiſſances!

Le théâtre était aſſujetti, comme tous les écrits, à la cenſure arbitraire des ſuppôts de l'autorité : les honnêtes gens n'étaient pas plutôt aſſemblés pour voir la repréſentation d'une nouveauté, qu'un ordre imprévu, & non motivé, l'arrêtait tout-à-coup. On rendait l'argent au public; les honnêtes gens en étaient pour leur voyage, & le comédien pour ſon travail & pour ſes frais. Ce n'eſt pas tout : les agens du deſpotiſme, ſans ceſſe occupés à flatter l'hydre, dans la peur d'en être dévorés, épluchant les phraſes, donnant

l'entorſe au ſens qu'ils n'entendaient pas, toujours prêts à chercher malice aux mots les plus innocens, voyant dans des perſonnages morts depuis quatre mille ans des reſſemblances avec des méchans de leur ſiècle, effaçaient ſoulignaient, proſcrivaient le plus ſouvent les chef-d'œuvres immortels des grands maîtres, que cent années d'applaudiſſemens & de ſuccès avaient mis en vain ſous leur ſauve-garde.

L'injuſtice à la fin produit l'indépendance.

On ſecoua le joug de ces commis éplucheurs. Le théâtre fut déclaré libre comme la chaire & le barreau, & il acquit une ſplendeur plus brillante que jamais; il devint le champ de bataille, où l'on fit la guerre au crime & à la tyrannie, comme on l'avait faite avant au ridicule. Les belles, les grandes actions y furent célébrées : l'orateur, l'homme de juſtice y vinrent puiſer des leçons d'éloquence & d'intégrité. On n'eut plus de ces vils mé-

nagemens, de ces meſures des petites ames ; on y pendit le vice en pleine ſcène, & tout le monde fut forcé d'être vertueux.

Et comme toute liberté juſtement acquiſe ne peut dégénérer en licence, la calomnie ne ſouilla jamais la pureté du théâtre. Pour prévenir ce déſordre, on avait établi que chaque auteur répondrait de ſon ouvrage : on n'aurait pu s'en prendre, ſans injuſtice, à l'acteur, qui ſouvent ne tient pas le fil de l'allégorie ; mais auſſi, il lui était enjoint, ſous peine d'amende, de ne recevoir aucun ouvrage, qu'il ne ſe fût aſſuré avant du nom de celui qui le lui avait préſenté. C'eſt ainſi qu'on parvint à rendre le théâtre utile aux mœurs, au goût, à l'eſprit & aux talens ; & qu'on ne rétrécit plus le génie, forcé juſques-là d'avoir toujours ſous les yeux, en compoſant, les deux mille & un perſonnages auxquels ſon poëme pouvait faire alluſion.

Le théâtre ainſi réglé, on s'occupa de ſes

membres. Il fut arrêté que depuis que la raiſon avait fait des progrès dans les têtes, on ne devait plus condamner au feu les ames de ſes frères qui avaient paſſé leurs jours à vous créer des jouiſſances : que l'homme qui vous guérit de l'ennui, la première & la plus cruelle maladie de notre chétive eſpèce, eſt le vrai médecin des ames, eſt le bienfaiteur par excellence, & qu'il ne faut jamais oublier les bienfaits : qu'il y a dans les animaux, comme dans les plantes, du mauvais & du bon : que tous les corps compoſés ne valent rien en général ; mais qu'il ſe trouve au milieu d'eux des membres à diſtinguer : que l'honnêteté eſt de tous les états ; & qu'il n'eſt pas plus déshonorant de déclamer éloquemment en public de beaux vers qu'on n'a pas faits, que de réciter froidement de plats & ſots diſcours dont le malheur veut qu'on ſoit l'auteur.

Mais comme la décence & les mœurs ne

pouvaient préſider à ces plaiſirs ; qu'on ne pouvait en un mot épurer la ſcène, ſans faire encore quelques réformes, on balaya, ſans pitié, un tas de théâtricules élevés, à la honte de la nation, & qui n'étaient que le rendez-vous du libertinage & de l'obſcénité. Les intéreſſés, acteurs, quart d'auteurs, ſpectateurs agiſſans, ſpectatrices occupées, tout cria contre la réforme : le goût & les mœurs l'emportèrent. On laiſſa crier les crieurs, qui ſe laſſèrent à la fin, & coururent, pour ſe délaſſer, former leur eſprit & leurs cœurs aux vrais théâtres de la nation. Les jeunes auteurs y gagnèrent ; ils ne laiſſèrent plus échapper de leur tête, comme devant, ces productions avortées, bonnes pour les ſcènes inférieures qui favoriſaient leur pareſſe, & qui leur gâtaient à meſure l'eſprit & le ſens. le deſir de la gloire leur rendit néceſſaire l'emploi du tems : la difficulté des ſuccès les opiniâtra au travail ; & comme ce n'eſt qu'à

force de ſueurs qu'on obtient de riches moiſſons, ces jeunes gens, qui auraient végété toute leur vie en balayant les tréteaux, devinrent eux-mêmes de grands hommes, grace à l'heureuſe révolution dont ils s'étaient plaints d'abord. Et bien en prit à l'aſſemblée, mes chers compatriotes; la capitale ne fut plus obſcurcie de cette nuée de mimes de tout âge, de tout ſexe, de toute couleur. Ils retournèrent faire rire ceux qui riaient de rien chez eux: bien déſolés pourtant de n'avoir pas réaliſé le proverbe, que nul n'eſt prophète dans ſon pays. Laiſſons-les où ils ſont, mes frères, & revenons.

Vous penſez bien que pour aſſurer le bonheur de toutes les claſſes, & cela tenait encore à la liberté, on détruiſit les fermes & les fermiers, & qu'il n'y eut plus de barrière que contre l'ennemi. Chacun put paſſer ſa denrée ſous ſon bras, ſans payer le droit de la manger ici plutôt que là.

Les commis (1) à la ſoif n'empêchèrent plus qu'on bût ſelon ſa ſoif, & ne vous envoyèrent plus ſur le bord de la mer tenir la rame, & boire de l'eau ſalée en guiſe de vin.

Il ne fut plus défendu, pour la commodité du commerce, d'importer telles ou telles étoffes de l'étranger. Celui qui voulut ſe vêtir de ſoie, put ſe vêtir de ſoie, ſans qu'on vînt le mettre tout nud.

La nobleſſe ne fut plus une marchandiſe qu'on pût payer à prix d'or : on ne l'acheta qu'avec du mérite, des talens & des vertus.

---

(1) C'eſt ainſi que cela ſe pratique, & l'on s'en inſtruit en voyageant. Des commis viennent viſiter les caves ; ils fixent la quantité de vin qui ſe doit boire dans l'année ; s'ils jugent, au bout de l'année, que vous en ayiez bu une bouteille de plus, il vous faut payer un droit qu'ils appellent le droit du *trop bu ;* & à défaut de paiement, on vous envoie aux galéres. *Note de l'Editeur.*

Toutes les redevances de nobles furent abolies ; les droits, mal appelés droits de fiefs, francs-fiefs ; la cinquième partie, & la partie de la cinquième, tout fut effacé. La foi & hommage ne fut plus porté qu'au ſouverain.

Les livres eurent un libre cours, & on ne fut pas obligé de les paſſer comme une denrée.

Et la ſcience ſouveraine de tout ne fut plus menée en eſclave aux douanes.

Et on eut l'exercice de ſes deux pieds pour marcher où l'on voulut, & comme on voulut ; & on put ſortir de ſon pays auſſi librement que de ſa maiſon.

Et on ſupprima les loteries : elles n'étaient qu'un impôt déguiſé, que la cupidité avait établi ſur la cupidité ; & on ne vous donna plus de beaux billets d'eſpérance pour votre or.

Et enfin, on ne ſe moqua plus des auteurs

qui le rendaient bien ; & l'on comprit que cette dériſion prétendue n'était de la part des moqueurs, qu'un tribut de conſolation qu'ils payaient à leur impuiſſance.

Et voilà, mes frères, avait continué le vieux ſage devant ſes concitoyens, voilà ce que j'avais à vous dire. Vous comprenez qu'après ces changemens, vous allez être tous heureux ; & c'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du prophète.

Et c'eſt ce que je vous ſouhaite, de mon côté, à vous auſſi, mes chers compatriotes, au nom de l'amour de mon prochain, qui m'a fait barbouiller du papier pendant plus de ſoixante ans à votre ſervice.

J. L. Laya.

De l'Imprimerie de la veuve Valade, rue des Noyers.

324

qu'ils rendaient bien ; & l'on comprit que cette dérision prétendue n'était de la part des moqueurs, qu'un tribut de consolation qu'ils payaient à leur impuissance.

Et voilà, mes frères, avait continué le vieux sage devant ses concitoyens, voilà ce que j'avais à vous dire. Vous comprenez qu'après ces changemens, vous allez être tous heureux ; & c'est ce que je vous souhaite au nom du prophète.

Et c'est ce que je vous souhaite, de mon côté, à vous aussi, mes chers compatriotes, au nom de l'amour de mon prochain, qui m'a fait barbouiller du papier pendant plus de soixante ans à votre service.

J. L. LAYA.

De l'Imprimerie de la veuve VALADE, rue des Noyers.